

TRADUCTION ET PHILOSOPHIE : DES LIAISONS PRODIGIEUSES

Barbara BRZEZICKA¹

Le colloque international intitulé « Traduction et philosophie / Translation and Philosophy » a été organisé entre 4 et 6 mai à l'Université de Liège. Cette initiative bilingue (les communications étant présentées en français et en anglais) a été organisée par Le Centre Interdisciplinaire de Recherche en Traduction et Interprétation (CIRTI), avec la collaboration du Département de la Philosophie de l'Université de Liège. Le colloque a fait suite au colloque « Translation and Philosophy » organisé en mars 2010 à University College Dublin, dont les actes, sous la rédaction de Lisa Foran, ont été publiés en 2012 par la maison d'édition Peter Lang² et c'était la chercheuse irlandaise qui a prononcé la conférence d'ouverture.

Le colloque était un événement d'importance majeure pour tous ceux et celles qui étudient un des champs de recherche liés à la traduction et à la philosophie à la fois. Car les thèmes abordés ont largement dépassé la simple dichotomie : traduction de la philosophie / philosophie de la traduction, qui organise d'habitude la présentation des études sur ce sujet. Les intervenantes et les intervenants ont non seulement enrichi les axes de recherches existantes, comme la traduction des termes et des concepts, le péri-texte du traducteur ou la théorie de la traduction, mais aussi présenté de nouveaux points de vue sur les différentes liaisons entre la traduction et la philosophie. Je me permets de présenter les interventions du colloque selon une typologie thématique divergeant de celle qui a dirigé l'organisation des séances, en espérant que cette approche permettra peut-être d'enrichir la perspective et de montrer des pistes moins évidentes.

Premièrement, la réflexion philosophique présentée portait sur la traduction, mais aussi sur la traductologie et l'évolution de cette discipline relativement récente. Cette méta-réflexion a été surtout présente dans l'intervention de Jean-René Ladmiral (Université Paris-X – Nanterre & Institut Supérieur d'Interprétation et de Traduction), qui s'est penché sur les divers « tournants » de la traductologie. Deuxièmement, Lisa Foran (University of Newcastle-upon-Tyne), dans sa conférence ouvrant le colloque, ainsi que Barbara Cassin (Centre national de la recherche scientifique) dans la conférence de clôture, Bernard Smette (Université de Liège), Arvi Sepp et Philippe Humblé (Vrije Universiteit Brussel) et Hector G. Castaño (Université Paris Ouest Nanterre), ont su élargir la réflexion philosophique sur la traduction à d'autres domaines philosophiques, tels que l'éthique, l'épistémologique et le

¹ Université de Gdańsk, barbara.brzezicka@ug.edu.pl

² L. Foran (éd.), *Translation and Philosophy*, Bern 2012.

dialogue interculturel au sens large. Troisième axe de recherche qui s’est fait voir pendant le colloque, c’est l’aspect social de la traduction philosophique. L’analyse des traductions dans le contexte des milieux intellectuels, des politiques de publication et des questions d’identité, a été déjà élaborée notamment par Nayelli Castro³, et le colloque de Liège a montré que ce champ de recherche est en plein essor, avec les interventions de Susana Mauduit-Peix Geldart (Ecole Supérieure d’Interprètes et de Traducteurs), Eszter Kovács (Académie hongroise des sciences), Sharad Pralhad Baviskar (Université de New Delhi), Karen Bennett (Universidade Nova de Lisboa), Astra Skrabane (École Supérieure de Ventspils), René Lemieux (Université Concordia à Montréal), Manuela Valdivia (École des Hautes Études en sciences sociales), Yijing Zhang (Université de Paris-Sorbonne), Eddy Dufourmont (Université de Bordeaux Montaigne), Olivier Verschueren (librairie Livre aux trésors, Liège), Patricia Willson (Université de Liège), ou Guillaume Lejeune (Université de Liège). Il faut aussi mentionner l’entretien sur les aspects économiques de la traduction, de la publication et de la vente des ouvrages philosophiques, qui a ajouté une dimension pratique à la réflexion présentée par les chercheurs.

Des nouvelles réponses à des vieilles questions traductologiques

Les problèmes qu’ont les traducteurs et les traductrices avec les termes philosophiques furent commentés de nombreuses fois, mais chaque philosophe et chaque langue cible en apporte des nouveaux, comme l’a bien montré Lavinia Heller (Université de Graz). Dans son intervention elle a présenté une manière de traduire originale – la traduction italienne de *Sein und Zeit* de Martin Heidegger faite par Alfredo Marini. Il ne voulait pas copier le style de Heidegger, mais la structure linguistique de ses textes, ce qui l’a amené à utiliser des termes d’origine grecque là où Heidegger en utilisait des latins dans son texte allemand. Cette solution, qui peut sembler un peu insolite, s’inscrit dans le débat sur la fidélité à l’auteur *versus* traduction vue comme une contribution quasi-autonome à la philosophie de la culture cible. Patrick Di Mascio

³ (Coord.), *Traducción, identidad y nacionalismo en Latinoamérica*, México, D.F.: Bonilla Artigas Editores-CONACULTA-FONCA, 2013; “Los traductores de la redfilosóficamexicana” in Francisco Lafarga y Luis Pegenaute (eds.), *Aspectos de la traducción en Hispanoamérica: Autores, traducciones y traductores*, Vigo, Pontevedra: Academia del Hispanismo, 2012; « Questions de méthodologie en vue d’une histoire de la traduction philosophique au Mexique au XX^e siècle » dans Antoine Chalvin, Daniele Monticelli (eds.), *Entre les cultures et les textes. Itinéraires en histoire de la traduction*, introduction de Theo Hermans, Frankfurt-am-Mein : Peter Lang, 2011; “La circulación de las ideas positivistas en Argentina y en México: editores y traductores (1850-1950)”, (en coautoría con Clara Foz), MonTI. Monografías de Traducción e Interpretación, vol. 5, 2013.

(Université Aix-Marseille) a expliqué, sur l'exemple du mot anglais *Incorporated* présent dans le titre d'un des textes de John Dewey, comment un mot intraduisible peut inciter à la création d'un nouveau concept dans la langue cible. Finalement, Katrin Menzel (Saarland University), a présenté une réflexion linguistique sur les néologismes allemands en *-keit* et *-heit* et la difficulté qu'ils posent pour les traducteurs.

Deux interventions étaient consacrées au périphrase des traducteurs et traductrices. Nadine Celotti (Université de Trieste) a présenté un état des lieux des pratiques périphrastiques, qui souvent constituent un « agir encyclopédique » à visée éducative, ce qu'elle a illustré avec des exemples du périphrase dans les traductions de Judith Butler. Guy Rooryck et Lieve Jooken (Université de Gand) ont présenté la « voix énarrative » des traducteurs anglais et français au siècle des Lumières, qui comprend les fonctions méta-discursive, argumentative, évaluative et extra-diégétique. Les traducteurs de cette époque contribuaient largement à la propagation des nouveaux courants de pensée et entraient souvent en dialogue avec les textes traduits.

Le caractère littéraire et poétique des œuvres à intérêt philosophique était particulièrement visible dans deux contributions. Marie Herbillon (Université de Liège) a parlé du roman philosophique *Pages* de Murray Bail, écrivain australien contemporain qui propose une vision originale des Lumières, en reprenant en même temps le genre caractéristique de cette époque. Françoise Lauwaert (Université libre de Bruxelles) a parlé des difficultés de traduire de et vers le chinois liées non seulement à la terminologie, mais aussi au rythme et aux rimes, ce qu'elle a magnifiquement présenté, en récitant des vers chinois rythmés par des « mots vides » mélodiques.

Les intervenants ont abordé aussi le problème des retraductions et des quasi-traductions. Pendant la séance consacrée aux traductions dans l'Europe de l'est, Alice Parutenco (Université de Bordeaux Montaigne) a présenté les traductions du phénoménologue russe, Gustave G. Chpet. L'étude et la traduction de ce disciple de Husserl permet d'élargir la perspective philosophique et les traductions russes de ce philosophe allemand présentes dans les textes de Chpet montrent comment la retraduction peut faire apparaître des nouveaux sens. En revanche, Florence Schnebelen (Université de Paris-Sorbonne) a montré une traduction unilingue, mais interdisciplinaire, c'est-à-dire l'interprétation d'Immanuel Kant faite par Friedrich Schlegel. Cette traduction montre à la fois la volonté de « nationaliser » la philosophie de Kant, selon un identitarisme romantique, et de trouver « l'essence de la formule », c'est-à-dire l'esprit de l'œuvre de Kant qui se cache derrière sa lettre difficile.

Finalement, deux contributions ont touché le problème des compétences des traducteurs. Filip A. A. Buyse (University of Oxford) a montré comment une traduction incorrecte de *Il Saggiatore* vers l'anglais de

Galilée a pesé sur les interprétations qui suivirent. Or, la correction de cette erreur est nécessaire pour bien comprendre le rôle de ce philosophe dans la pensée sensorielle. Niadi-Corina Cernica et Muguraş Constantinescu (Université « Ştefan cel Mare » de Suceava), malheureusement absentes en personne, ont préparé une intervention lue par Sébastien Richard (Université de Liège). Le texte commenté était celui de *La philosophie des images* de Jean-Jacques Wunenburger, traduit vers le roumain par un duo composé d'un philosophe non-traducteur et d'un traducteur non-philosophe. En mettant leurs compétences respectives en collaboration, ils ont pu découvrir la diversité des solutions possibles et la richesse du vocabulaire roumain lié à l'image et à l'imaginaire.

Les réflexions philosophiques et théoriques sur la traduction... et la traductologie

La question « Quelle philosophie pour la traduction ? » est fondamentale et il faut sans doute y revenir régulièrement, la repenser et la développer. La conférence de Marc Delaunay (Centre national de la recherche scientifique) a été donc un élément nécessaire pendant le colloque. Le philosophe français s'est penché notamment sur les questions du temps et de l'historicité, ainsi que la différence entre un terme et ce qu'on peut appeler « concept thématique ». Sébastien Richard (Université de Liège), a présenté l'ontologie de la traduction de Roman Ingarden, philosophe polonais, disciple de Husserl et traducteur de Kant, dans le contexte de l'ontologie de l'œuvre littéraire élaborée par celui-ci et surtout la différence entre la traduction des œuvres artistiques et scientifiques (dans le sens polonais du terme *nauka*, recouvrant les sciences exactes, mais aussi les sciences humaines, y compris la philosophie). Françoise Wuilmart (Université Libre de Bruxelles et Centre européen de la traduction littéraire) a parlé des violences subies par la langue française en accueillant la traduction de *Prinzip Hoffnung* allemand. Cet exemple lui a servi d'élaborer une réflexion théorique puisant dans la pensée d'Henri Meschonnic. Stephen A. Noble (Université de Paris XII, Paris-Est – Créteil), a parlé des paradoxes du langage et de la traduction dans le contexte de l'expérience du langage selon Merleau-Ponty et d'autres penseurs francophones.

Jean-René Ladmiral (Université Paris-X – Nanterre et Institut supérieur d'interprétation et traduction), dans sa conférence présentée en session plénière, a porté sa réflexion non sur la traduction, mais sur la traductologie, les différents tournants qu'a déjà connus cette discipline et les enjeux philosophiques qu'elle entraîne. Or, selon le philosophe et traductologue français, après les tournants culturel, cognitif et pragmatique, et le récent

tournant historique en France⁴, on peut espérer voir un tournant philosophique dans la traductologie. Dans sa conférence, il a aussi touché à la question du statut du traducteur, la pluralité irréductible des interprétations herméneutiques, la redistribution du sens qui est à la base de la conceptualisation philosophique, la viscosité culturelle de la philosophie et l'impensé religieux de la modernité.

La valeur philosophique de la réflexion traductologique

C'était Lisa Foran (University of Newcastle-upon-Tyne), qui a ouvert ce champ de réflexion dans la conférence prononcée pendant la première matinée du colloque, « The Possibilities of the Untranslatable ». Elle a élaboré le concept de l'intraduisible dans les approches philosophiques de Paul Ricœur et Jacques Derrida, en y ajoutant une dimension politique et éthique. Elle a pu élargir la discussion sur le « reste intraduisible », en puisant dans la pensée d'Emmanuel Lévinas. C'est à l'intraduisible que nous répondons de manière éthique, mais aussi dans le sens politique, car la vision du monde hellénique et européenne, qui veut traduire sans reste et que nous projetons sur le monde peut être accusé d'impérialisme. Dans l'activité traductrice et dans le dialogue interculturel, il faudrait peut-être devenir plus abrahamien qu'hellénique et plus métaphysique qu'ontologique, car la traduction ne répond pas seulement au besoin qui peut être satisfait, mais aussi au désir qui ne peut que devenir plus profond. Les enjeux éthiques du multilinguisme ont été explorés aussi par Arvi Sepp et Philippe Humblé (Vrije Universiteit Brussel), qui les ont placés dans le contexte littéraire. La littérature multilingue déconstruit l'idée de « possession linguistique » et fait voir l'altérité irréductible de chaque langue et de chaque texte.

Bernard Smette (Université de Liège) a analysé les enjeux épistémologiques de la traduction, en se référant à Willard Van Orman Quine, Michel Serres et Bruno Latour. Il a d'abord montré l'intérêt épistémologique de la traduction, pour ensuite revenir à la traductologie et expliquer comment cette approche épistémologique peut l'enrichir. Hector G. Castaño (Université Paris Ouest Nanterre) a montré quelques affinités entre la pensée de Jacques Derrida et celle du penseur chinois Zhuangzi que la traduction permet d'observer. Il s'agit du concept de « bêtise » et de ce qui est « animal » - les deux penseurs s'approchent de plusieurs façons et on peut dire même que la langue chinoise « déconstruit » la conception de l'animal.

Finalement, dans la conférence de clôture, Barbara Cassin (Centre national de la recherche scientifique) a souligné l'importance de la conjonction « et » présente dans les titres des deux colloques sur ce domaine. Car la liaison

⁴ Lié principalement à la publication aux Editions Verdier de l'« Histoire des traductions en langue française » en quatre volumes : <http://editions-verdier.fr/wp-content/uploads/2015/04/HTLF-presentation-generale.pdf>.

entre la traduction et la philosophie est pluridimensionnelle, elle entre sur le terrain de la politique de la traduction, des nationalismes, de la philosophie du langage, et même du problème de la vérité, qui – elle aussi – peut être conceptualisé de plusieurs manières, selon les langues. L'expérience de l'intraduisible et de la *Verschiedenheit* est essentiel et nous allons continuer à « compliquer l'universel » en traduisant.

Le contexte social de la traduction philosophique

Peut-être l'aspect social le plus fondamental dans la réflexion traductologique, c'est la « question nationale ». En Europe, les langues se sont progressivement émancipées du latin, et la création de sa propre langue philosophique était souvent un enjeu majeur pour les milieux intellectuels. Susana Mauduit-Peix Geldart (École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs) a parlé de l'ambition espagnole d'obtenir le « statut philosophique » de leur langue, comparable à celui de l'allemand ou du français. Astra Skrabane (École Supérieure de Ventspils), dans son intervention sur les traductions estoniennes de Guy Débord, a souligné la tendance à utiliser les mots d'origine balte dans les textes philosophiques, ce qui est d'autant plus important que l'Estonie a connu une longue époque de domination russe. L'utilisation des langues nationales a fait aussi objet de l'intervention de Guillaume Lejeune (Université de Liège) qui a présenté la réflexion sur la *Bildung* et sur la traduction chez Georg Wilhelm Friedrich Hegel et Arthur Schopenhauer, ce dernier se montrant un défenseur acharné du latin universel, ce qu'il justifiait avec des propos classistes et dédaigneux.

Deuxième aspect important des recherches à visée sociale, c'est le fardeau du colonialisme qui ne peut pas être négligé dans les études sur les traductions dans les pays qui ont été victimes de l'impérialisme européen. Sharad Pralhad Baviskar (Université de New Delhi) a comparé les concepts philosophiques *prabodhan* et *Enlightenment* dans le contexte de la pensée philosophique de Bhimrao Ramji Ambedkar, nommé le père de la constitution indienne. Or, les Lumières, dans leur forme européenne, sont souvent critiqués en Inde, vu le contexte colonial de l'importation de ce courant de pensée. Cependant, on peut retrouver l'idée de l'« éclaircissement » dans la pensée bouddhiste et dans la philosophie non-braminique, où on retrouve également les valeurs que les Français appellent souvent « républicains ». L'influence de la pensée politique européenne, notamment celle de Kant, Rousseau et Menciun, est aussi visible chez Nakae Chômin, penseur et journaliste japonais, présenté par Eddy Dufourmont (Université de Bordeaux Montaigne). Chômin a traité les textes de Rousseau, tel le *Contrat social*, comme une stratégie de démocratisation à appliquer ; sa traduction devrait être appelée plutôt une réécriture visant à faire implanter les idéaux des Lumières au Japon et à établir un dialogue entre cette tradition occidentale et le confucianisme. Yijing Zhang

(Université de Paris-Sorbonne) a présenté les difficultés et les chemins du concept de la « métaphysique » que les Jésuites ont essayé de traduire vers le chinois, mais qui fut plus tard domestiqué par l'idéologie maoïste et c'est à travers cette dernière que les élèves chinois apprennent l'équivalent terminologique de *ταμεταφυσικά* grecque. Zhang a aussi présenté le système d'enseignement de la philosophie en Chine et l'accès difficile, voire impossible pour la plupart des étudiants, aux études de la philosophie occidentale.

Trois interventions ont été consacrées à la traduction et la réception de la philosophie française aux Amériques. Karen Bennett (Universidade Nova de Lisboa) a parlé de traducteurs de Michel Foucault aux Etats-Unis qui ont contribué à la mauvaise réputation d'un penseur « obscur » dans ce pays par de nombreux néologismes, ambiguïtés et même des agrammaticalités que l'on peut trouver dans les traductions américaines de ce philosophe. René Lemieux (Université Concordia à Montréal) a parlé des tendances changeantes dans les traductions de Jacques Derrida en Amérique anglophone qui concernent surtout le statut du traducteur et sa visibilité dans la traduction. Il a souligné l'hégémonie des grandes maisons d'édition et les traducteurs-philosophes renommés que l'on peut observer actuellement à l'Amérique du Nord. Lisa Foran a remarqué la corrélation entre les tendances traductologiques et la période de la haine qu'a subie la philosophie française aux Etats-Unis, ce qui fit des traducteurs les défenseurs de ce courant de pensée. Finalement, Manuela Valdivia (École des Hautes Études en sciences sociales) a parlé de la traduction pionnière que fut un des essais de Jacques Derrida, *Ousia et Grammé*, au Chili. Elle a analysé les différents acteurs sociaux impliqués dans la traduction, c'est-à-dire les maisons d'édition, les milieux académiques, mais aussi les lecteurs envisagés.

Eszter Kovács (Académie hongroise des sciences), dans son intervention sur la traduction hongroise des *Pensées* de Montesquieu, a abordé les difficultés liées à la traduction vers une langue non-indoeuropéenne d'une part, et d'autre part la situation politique actuelle et la valeur éducative de cet ouvrage jusque-là peu connu en Hongrie.

La réflexion sur la dimension sociale de la traduction philosophique a été complétée par l'entretien sur les aspects économiques présidé par Arnaud Dewalque et Sarah Neelsen (Université de Liège). Olivier Verschueren (librairie Livre aux trésors, Liège) a parlé de son expérience de libraire, en présentant ses relations avec les éditeurs de la philosophie d'un côté, et avec les lecteurs de l'autre. Patricia Willson (Université de Liège) a présenté son expérience de traductrice en Argentine, en soulignant les conditions financières souvent pénibles de ce métier et le statut de traducteur changeant en fonction de son développement professionnel et académique.

En guise de conclusion, il faut dire que le colloque « Traduction et philosophie » a été un enrichissement remarquable du domaine et que la

publication des actes sera sans doute un ouvrage-clé pour chaque chercheur voulant poursuivre ses recherches sur les liaisons entre la traduction et la philosophie. Les études des cas ont montré la diversité des solutions et des stratégies, les diverses études de la dimension sociale ont révélé le rôle du contexte social et économique dans l'activité traduisante, et les considérations théoriques ont permis d'approfondir la réflexion sur les traductions des textes, mais aussi sur la discipline de la traductologie et d'ouvrir le domaine à d'autres enjeux philosophiques, politiques et culturels.